

69

C

108

810
179

LE 54

CABINET
 DE L'ÉLOQUENCE
FRANÇAISE,
 En forme de Dialogue,
*Très-utiles & nécessaires pour apprendre à
 bien parler en toutes Compagnies &
 rencontres.*

DÉDIÉS AUX AMOUREUX
 & enrichis d'un beau Discours nouveau.

61R
589



A TROYES,
 Chez J. ANT. GARNIER, Imprimeur,
 rue du Temple.

Avec Permission.

fois plus que je ne mérite ; car la compagnie de ceux qui vous ressemblent , ne fauroit déplaire ni incommoder ceux qui aiment l'honneur & la vertu ; mais je craindrois que ce ne fût vous qui vous incommodiez.

L'Amant Pardonnez-moi, Madame, au contraire, je voudrois bien avoir le bonheur d'être toujours en votre compagnie, s'il se pouvoit faire ; car je tiendrai toujours le temps bien employé que je quitte librement pour l'amour de vous, & pour vous pouvoir rendre l'honneur qui vous est dû, & d'autant que la grande affection que je vous porte, m'oblige bien à de plus grandes choses : & je puis bien vous assurer que je n'ai rien qui presse.

La Fille. C'est moi, Monsieur, qui vous demeurerai grandement obligée ; mais je serai marrie de vous incommoder en vos affaires, qui, comme je crois, ne vous peuvent pas dispenser de tout ce que vous dites.

Pour offrir ses services à l'intention du Mariage.

L'Amant. **M** Adame, je ne doute point que vous m'estimiez autant téméraire qu'audacieux ; mais

je supplie cette divine beauté qui rayonne dans vos beaux yeux, d'excuser mon audace, & de pardonner à ma témérité qui m'a fait prendre la hardiesse de vous venir offrir mon très-humble & très-affectionné service.

La Fille. Monsieur, je suis extrêmement marrie de ce que je n'ai pas l'honneur de vous connoître, & m'étonne comme vous allez faire offre de service à une personne qui en est tout à fait indigne.

L'Amant. Madame, vous me permettrez bien ce que vous ne sauriez me défendre, les Dieux ne peuvent empêcher qu'on les adore, & pourriez-vous m'interdire ces affections que je vous porte ? Vos beautés sur mon ame toute fois ne sont pas assez fortes pour me contraindre à ce commandement de ne vous point aimer. N'espérez donc pas que j'obéisse, car cette puissance n'étant point à moi, je n'y saurois apporter que des volontés contraires ; mais je me trompe, c'est votre bon naturel qui vous fait parler de la sorte.

La Fille. Pardonnez-moi, Monsieur, ce n'est que pure vérité, qui parle par ma bouche.

L'Amant. Madame, cette grande modestie que je vois si naïvement dépeinte en vos paroles, me fait espérer que vous aurez mes intentions pour agréables, qu'avec le temps, je pourrai obtenir quelques choses en vos bonnes graces.

C'est pourquoi, je vous apporte avec mon ame les dépouilles de toutes mes amitiés, pour ne respirer jamais plus que votre obéissance. Comme vous êtes l'unique Reine de mon cœur, & Dame de mes espérances, je veux que seule vous triomphiez de mes affections. Faites-moi ce bien, Déesse de mon ame, belle Maîtresse, de les avoir pour agréables, & de croire que je ne serai jamais que votre serviteur.

La Fille. Monsieur, s'il y avoit quelques bonnes graces en moi, elles vous seroient acquiescées; mais il n'y en a point du tout, vous n'y pouvez espérer aucune part.

L'Amant. Madame, il y en a assez; mais je ne m'estime pas assez heureux pour les pouvoir acquiescées & posséder; il est vrai, je pourrois faire état de moi, & je m'estimerois plus que je ne suis, si j'avois certe faveur, si j'étois autant aimé de vous

comme je vous aime; car vous m'avez tellement obligé par vos graces & vertus, que je serois un ingrat si je ne reconnoissois votre mérite par une éternelle obéissance que je voue dès à présent à votre service.

Faites-moi ce bien de croire, mais non tant aux paroles qu'aux effets, que j'ai grand desir de vous servir.

Servez-vous donc de moi, disposez librement de tout ce qui sera, comme du vôtre, je vous en conjure & vous en prie; si mes prieres sont dignes d'être exaucées de vous: & me croyez capable de votre amitié, tandis que je chercherai tous les moyens de vous faire voir que je suis votre très-humble & très-affectionné serviteur.

La Fille. Quand je voudrois avoir de l'amour pour vous, il seroit si bien limité, qu'il n'excéderoit point les termes de l'honnêteté & de la modestie.

L'Amant. Madame, c'est ce qui me fait faire plus de cas de vous, & qui vous rend encore plus aimable. Aussi vous devez croire que mes intentions ont toujours été sincères, & que je n'ai jamais eu d'autre but que l'honnêteté.

Eh quoi ? m'effimeriez - vous autre & que j'eusse formé quelque dessein préjudiciable à votre honneur ? J'aimerois mieux jamais n'avoir été au monde si cela m'étoit arrivé. Aussi ai-je intention de demeurer à jamais votre plus fidele & plus obéissant serviteur, comme les effets en feront voir la preuve par-tout où vos commandemens m'appelleront.

La Fille. Je vous remercie, Monsieur, de toute votre affection ; comme aussi de tant de peines que vous avez prises pour une personne qui ne le mérite pas : Je suis votre très-humble servante.

L'Amant. Madame, c'est moi qui vous suis tant redevable, que je suis hors de tout moyen de pouvoir m'en acquitter.

Et pourtant, Madame, je vous supplie & vous conjure tout ensemble de vous servir de moi par-tout où vous me jugerez capable de vous pouvoir être utile.

Et cependant après un millier de recommandations, j'oserai prendre congé de vous & vous laisserai mon cœur pour gage de ma fidélité.

La Fille. Adieu, Monsieur, je vous remercie de tout mon cœur de votre bonne visite.

L'Amant. J'espère de vous revoir encore ou je ne pourrai.

La Fille. Monsieur, tant que vos intentions seront bonnes & vos poursuites légitimes, vous trouverez toujours la porte de notre maison ouverte, & ne manquerez d'être bien reçu de tout ce qui sera de notre pouvoir, & partant vous y pouvez venir quand il vous plaira.

L'Amant. Madame, vous pouvez bien vous assurer que je me vais éloigner de mon plus beau séjour, pour m'aller confiner en l'abyme des plus affreuses ténèbres que l'on sauroit dire ; car bien oserai vous dire & protester que sans vous je ne peux pas vivre. Et pourtant tout le temps de cette triste absence me sera tellement ennuyeux, que les momens me feront des heures & les jours des siècles ; si ce n'est que je m'en absenterois dans l'espérance d'être en vos bonnes grâces, & avec cela je me consolerois avec patience.

La Fille. Voilà des paroles bien avantageuses, mais peut-être n'êtes-vous pas si passionné que vous en faites le semblant. Adieu, Monsieur, nous nous verrons une autre fois.

L'Amant. Madame, vous faites tort à votre beauté & à mon amour, qui est fidele; mais j'espère que le temps vous fera voir ce que je suis. Et quoique ce soit, puisque la nécessité me contraint de me retirer de vous, je ne me retirerai jamais de l'affection que vos yeux ont jetté dans mon ame: Adieu, Madame, jusqu'à la revue, qui sera le plutôt qu'il me sera possible.

A la revue de l'Amant.

JE vous proteste, Madame, que je n'eusse jamais cru que les tourmens de l'absence de ce que l'on aime eussent été si cuisans; car je vous oserai bien jurer par vos yeux, vrais Astres de ma fortune, que je mourois d'impatience de vous revoir.

La Fille. Est-il possible Monsieur! je ne le puis croire.

L'Amant. Madame, je vous supplie de le croire, s'il vous plaît, car je suis assuré que je ne pourrois pas surmonter la violence des ennuis que je souffrois pour me voir si long-tems éloigné de l'objet de mon bien & de ce qui contente mon ame.

La Fille. Monsieur, il peut bien être ainsi; car vous me semblez fort sensible à voir vos actions.

L'Amant. Madame, je vous proteste qu'il m'est impossible de prendre aucun contentement au monde, qu'en ce qui flatte mon amour, & en l'aspect de votre bonne grace jointe à votre excellente beauté; mais ce me seroit des assurances vaines de mon affection que je vous donnois en ces paroles, si mon cœur n'étoit constant à la fidélité. La résolution de terminer mes jours en votre obéissance vous témoignera par la suite des services que je vous rendrai, que ce n'est pas en vain que vous aurez chéri de vos faveurs la créature qui vous est toute dévouée.

Je jure par vos perfections, qui ont acquises tant de puissance sur mon ame, qu'autre ambition ne peut borner mes desseins, que la gloire de votre amitié, ni autre bien ne peut être tant agréable que d'être votre esclave; car en un si beau sujet je me connois si incapable de moi, que je me défie de mon entreprise. C'est pour quoi, bel Astre, Déesse de mon cœur & repos de mon ame, honorez-moi de ce bien, d'avoir pour agréable les services que je desire faire aux charmes de votre beauté.

La Fille. Monsieur, il vous plaît de

dire ainsi peut v. us rire de moi, comme s'il étoit vrai qu'il y eut en moi quelque trait de beauté.

L'Amant. Et quoi, Madame, m'estimeriez-vous tel ? Je vous assure que je le dis tout du meilleur de mon ame, & serois bien misérable si je pensois autrement que je ne dis. Sachez, Madame, que vous voyez un homme qui est entièrement votre serviteur, & qui ne désire de vivre que pour vous & pour le bien de votre service ; mais encore ce qui me fâche le plus, c'est qu'il me faut de nécessité m'éloigner de vous, à cause de quelqu'affaire qui me presse. Mais je vous supplie de croire qu'en quelque lieu que j'aïlle, je porterai toujours en l'ame la vive image de vos perfections, & ne vivrai qu'à la faveur de vos beaux yeux, avec une entière résolution de vous obéir par tout.

Adieu, Madame, jusqu'au retour, & vous supplie de m'excuser si je ne vous puis maintenant faire plus longue compagnie.

La Fille. Je vous remercie, Monsieur, infiniment, & à dieu jusqu'à une autre fois.

Pour faire présent de quelque chose à sa Maitresse.

L'Amant. Madame, voici une chose dont je desirerois fort vous faire présent ; mais j'ai honte de vous présenter une chose de si peu de conséquence, & qui ne mérite nullement que vous la daigniez recevoir ni accepter.

La Fille. Hélas ! Monsieur, vous m'obligez beaucoup, il n'étoit nullement besoin de cela, ni de vous mettre en ces frais-là, de vous en incommoder aucunement, & même que l'occasion ne s'est jamais trouvée si favorable en mon endroit, qu'elle m'ait pu faire trouver en aucun lieu où je vous aye pu rendre quelque service qui mérite faire satisfaction ni aucune récompense.

L'Amant. Madame, ne regardez pas au présent qui est petit, & je desirerois de tout mon cœur qu'il se fût rencontré quelque chose de plus haut prix qui eût été digne de vous, pour vous être plus agréable ; mais tel qu'il est, je vous conjure de tout mon cœur de le recevoir pour certe fois, en attendant que la fortune me fasse tomber dans les mains quelque chose de meilleur.

La Fille. Monsieur, toute action faite devant le monde & avec franchise, doit être suivie de quelque marque de révérence à tous ceux qui nous honorent.

C'est pourquoi je ne peux vous rendre autre échange pour le présent contre votre faveur, c'est à moi à vous en rendre grâces, comme je fais de tout mon cœur, & je vous promets de le garder & porter toujours pour l'amour de vous.

L'Amant. Madame, c'est une chose qui ne mérite pas d'en avoir souvenance; seulement je vous supplie de me tenir au nombre de vos amis & de vos plus humbles serviteurs.

La Fille. Monsieur, c'est moi qui suis votre affectionnée, comme vous pouvez en faire épreuve en toutes occasions.

L'Amant. Madame, il y a très-long-temps que je connois la sincérité de vos sentimens, c'est pourquoi j'oserai vous prier de m'excuser de ce que ce présent ne correspond pas à vos mérites, & de ne regarder pas tant au don qu'à l'affection & bonne volonté de celui qui vous l'offre.

La Fille. Je regarde à l'un & à l'autre, Monsieur, dont je vous suis & serez obligée toute ma vie.

Pour donner une Baguë à sa Maîtresse.

L'Amant. **M**adame, je vous présente avec cet Anneau la sincérité de mes vœux, le respect de mon amour, la fidélité de mon cœur, toutes mes actions & mon service, avec la faveur que vous me nommiez éternellement votre ami: recevez donc, s'il vous plaît, Belle, toutes les assurances de mon amour, afin que le ciel nous guide au port du contentement & du plaisir; croyez que je me tiendrai toujours bienheureux de pouvoir faire quelque chose qui donne du repos & contentement à votre esprit, car toutes les puissances de mon ame ne sont gardées que du plaisir de votre service. Recevez donc, Madame, autant agréable ma dévotion & fidélité pour le service que j'observerai à vos commandemens pour faveur, & suis votre fidele & loyal ami.

La Fille. Monsieur, je vous remercie plus avec le cœur qu'avec la bouche, & afin d'avoir souvenance de vos bons offices & de mon devoir je vous promets de la porter toujours pour l'amour de vous.

Vous assurant que je n'aurai autre desir que de vous chérir en tout ce qui dépendra de mon devoir.

Pour convier un Ami à dîner.

Alcandre. **M**onsieur, si vous me voulez obliger beaucoup, vous me ferez l'honneur de prendre un petit dîner avec moi.

Cloriman. Monsieur, je vous remercie de bon cœur : je n'ai pas mérité tant de bien de vous, je vous prie de m'excuser pour cette fois.

Alcandre. Pourquoi, Monsieur ? vous me ferez cette faveur, s'il vous plaît, & vous servirai en récompense par-tout où il vous plaira m'employer.

Cloriman. Monsieur, vous êtes trop courtois & honnête pour vous refuser, mais je vous donnerai trop d'incommodité.

Alcandre. Vous ne sauriez, Monsieur, mais vous m'en ferez beaucoup plus d'honneur que je n'ai mérité de votre part.

Cloriman. Monsieur, traitez-moi donc comme votre serviteur, je vous en prie, car ce n'est pas avec moi qu'il faut user de cérémonie.

Alcandre.

Alcandre. Ce n'est pas que j'aye chose digne de vous, mais il y a remède ; ie faut que vous exerciez un peu votre patience avec moi comme avec votre ami qui vous en supplie.

Cloriman. Si tous ceux qui font abstinence étoient obligés de la faire de la sorte, elle leur seroit fort douce & agréable ; c'est un excès de faveur que vous me faites, pardonnez-moi, s'il vous plaît, si je me rends si importun.

Alcandre. Il n'est pas besoin de pardon où il n'y a point d'offense, & je vous dis que vous ne sauriez importuner vos serviteurs ; & ceux qui vous chérissent à l'égal de leur vie ; mais c'est plutôt à moi de vous demander pardon de vous avoir arrêté pour vous faire un si maigre traitement, toutefois c'est de bon cœur, j'en rougirois véritablement de honte, si ce n'étoit l'assurance que j'ai de votre amitié ; je ne suis affligé que de tant de peine que vous prenez.

Cloriman. Monsieur, vous m'avez trop honoré, mais en récompense je le ferai toujours paroître par tout, & si mon pouvoir alloit à ma volonté, croyez que je suis celui qui emploiera fort librement

moi & mes amis pour vous rendre service.

Pour se mettre à Table.

Alcandre. **L**A, Monsieur, prenez place, je vous en supplie.

Cloriman. Après vous, Monsieur, s'il vous plaît.

Alcandre. Non, Monsieur, je vous en prie de rechef.

Cloriman. Je ne le ferai pas, Monsieur, s'il vous plaît, que vous ne me montriez le chemin.

Alcandre. Bien, Monsieur, ce sera donc pour vous obéir, puisque vous me voulez donner cet avantage.

Cloriman. La raison le veut, Monsieur, mais il y a aussi plus de viandes qu'il ne faut; les excès sont défendus.

Alcandre. Ne craignez rien, Monsieur, les reliques ne seront pas perdus, il y a assez de personnes cénaires qui les auront bien mettre à profit, ainsi vous n'en devez pas être en peine, ni user de tant de cérémonies en une maison qui vous est toute acquise; mais buvons, je vous en prie, aussi-bien le vin s'échauffe.

Cloriman. Je vous remercie, Monsieur;

avec votre permission, je prendrois la hardiesse de boire à vos bonnes grâces pour vous faire raison.

Alcandre. Je vous baise les mains de bon cœur, & après cela je m'en vais boire à votre santé, sous l'espérance que j'ai, que vous me rendrez la pareille.

Cloriman. Très volontiers, Monsieur, que Dieu vous conserve & nous aussi.

Alcandre. Monsieur, en faveur de votre voyage, je supplie la divine bonté qu'elle vous bénisse & en hâte le retour, afin que nous nous puissions bientôt revoir tous joyeux & en bonne santé. Je m'en vais boire à vous.

Cloriman. Ça, Messieurs, je m'en vais vous faire raison avec les mêmes armes. A votre santé.

Discours pour se mettre à Table & laver ses mains.

Alcandre. **C**A, Messieurs, ne vous aux invités. Plait-il pas que nous lavions nos mains.

Les Invités. Après vous, Monsieur, s'il vous plaît.

Alcandre. Ne faisons point de cérémonie.

nies, je vous en prie, je les abhore. re-nons de l'eau, s'il vous plaît.

Les Invités. Monsieur, ne faisons point de cérémonie, lorsque le devoir y commande; vous irez le premier, si c'est de votre plaisir.

Alcandre. Ça, puisque vous ne le voulez autrement, layons donc tous ensemble.

Les Invités. C'est une chose qui ne se devoit faire, mais puisque vous le voulez, nous le ferons.

Alcandre. Eh! quoi, Messieurs, ne vous plaît-il pas de prendre place?

Les Invités. Ce fera après vous, Monsieur, s'il vous plaît, puisque cela vous est dû de droit & de raison: ces cérémonies ne serviront de rien.

Alcandre. Bien, Monsieur, pour vous contenter je vais me mettre ici.

Cloriman. Monsieur, montez plus haut, s'il vous plaît, vo là votre place.

Alcandre. Monsieur, vous vous mettez là, s'il vous plaît, car voilà notre lieu destiné.

Cloriman. Vous me rendez tout honteux, Monsieur, du trop d'honneur que vous me faites.

Alcandre. Au contraire, Monsieur, je ne vous rends pas ce que vous méritez; car l'on ne sauroit rendre trop d'honneur à ceux qui vous ressemblent.

Cloriman. Monsieur, je crois que vous vous moquez de moi quand vous usez de ces termes à mon égard; car vous savez bien qu'il n'est pas besoin de cérémonies entre des amis comme nous sommes depuis long-temps.

Alcandre. L'on ne vous en sauroit rendre assez, je le dis encore.

Cloriman. C'est tout le contraire, avec votre permission; car vous n'en sauriez si peu faire, qu'il n'y en ait de trop.

Alcandre. Holà, Messieurs, pourquoi sommes-nous ici? Mangeons, je vous en prie; ça, que je vous serve.

Pour entretenir un ami à Table.

Alcandre. **M**onsieur, je vous conyie à la patience de ce que vous êtes mal reçu.

Cloriman. Hélas, Monsieur, je ne puis être mal en votre compagnie; au contraire je suis cent fois mieux que je ne mérite.

Alcandre. Je suis mari que nous n'avons plutôt su votre venue ; car nous eussions fait provision de quelque chose de meilleur ; là où il n'y a rien que l'ordinaire , parce que nous avons été pris à l'improviste ; mais il n'y a remède , & je vous supplie de prendre ce qu'il y a d'aussi bon cœur que s'il y en avoit davantage.

Cloriman. La bonne volonté & l'effet s'y voient à vue découverte : mais que voudriez-vous davantage ? pour moi je ne desirerois pas être mieux.

Alcandre. Or ça , Monsieur , ne laissons pas de faire bonne chère , encore qu'il n'y ait pas de quoi.

Cloriman. Monsieur , je ne fais pas pour-quoi vous dites cela ; car je ne vis jamais plus de viandes , ni mieux assaisonnées : mais que desirez-vous donc de plus ? Pour moi je n'ai pas besoin qu'on me prie , car je marche assez bien sans éperon.

Alcandre. Il n'y a rien que les choses ordinaires ; aussi c'est Dieu qui nous a ainsi rendu les choses nécessaires faciles à trouver , & fait que celles de difficiles contrées ne sont pas nécessaires. Ne vous plaît-il pas que je vous serve de ce chapon ? mais buyons avant.

Excuses de l'Hôte après le repas.

Alcandre. **M**essieurs , je vous demande pardon de vous avoir appelé pour vous faire un bien pauvre traitement ; j'en rougirois véritablement , si ce n'étoit la confiance que j'ai en votre fidélité & amitié , qui saura bien excuser ma faute , & l'imputera au grand contentement que je prétends de votre compagnie.

Les Invités. Monsieur , vous nous prévenez en ce qui étoit de notre devoir , car c'étoit à nous à prendre le temps en avant , & vous remercier du bon accueil & de la bonne chère que vous nous avez fait faire , mais le cœur nous sera caution de la langue , & satisfera pour elle avec affection , lequel vous témoignera toujours son respect par les effets aux occasions qui se présenteront.

Alcandre. Messieurs , la récréation est fort bonne après le repas ; vous plaît-il donc de faire un tour de jardin ?

Les Invités. La compagnie trouve bon tout ce qui vous plaira , mais peut-être que cela vous incommodera.

Alcandre. Cela ne sauroit m'incommoder, car je n'ai point d'affaire qui me presse, & puis je ne saurois recevoir aucune incommodité en votre compagnie, au contraire tout plaisir & contentement. Passons donc, Messieurs, s'il vous plaît, car je ne mene point mes amis dehors; mais plutôt dans la maison.

Les Invités. C'est donc pour vous obéir, Monsieur puisque vous le voulez ainsi.

Alcandre. Eh bien, Messieurs, que vous semble de ce jardin? Est-il récréatif?

Les Invidés. Il est assez grand & bien garni, il n'y manque rien que l'eau pour l'arroser.

Alcandre. Il y en a au-dessus que nous faisons couler en bas quand il en est besoin, & qui vient de ce rocher prochain.

Les Invités. Voilà une bonne commodité où je n'avois pas pris garde; mais cette eau-là est-elle bonne à boire?

Alcandre. Très-excellente & très-bonne; car elle est fraîche en Été & chaude en Hiver, outre cela fort légère au poids, en comparaison de beaucoup d'autre de cette contrée.

Les Invités. C'est celle-là que les Naturalistes

Naturalistes recommandent sur toutes, disant en commun proverbe: *pain pesant & eau légère.*

Alcandre. Il est vrai que le chemin pour monter à la montagne est un peu rude & glissant, mais l'on ne peut pas avoir toutes ses commodités en un lieu.

Les Invités. Cela est vrai, Monsieur; mais encore chacun n'en a pas autant que vous. Dieu vous les conserve longuement en bonne prospérité. Et prenant congé de vous, nous nous recommandons à vos bonnes grâces.

Pour prendre congé de ses Amis quand on part de quelque lieu.

Alcandre. **M**onsieur, voici l'heure qui m'appelle au départ; c'est pourquoi je m'en vais prendre congé de vous avec votre permission.

Cloriman. Monsieur, je vous remercie bien humblement, & vous supplie seulement d'une chose, c'est de mettre en oubli le mauvais accueil que vous avez reçu céans.

Alcandre. Vous me pardonnerez, s'il vous plaît, Monsieur, je ne vous accor-

derai jamais cela, car vous m'avez fait cent fois plus d'honneur que je ne mérite.

Cloriman. C'est à moi, Monsieur, à vous remercier de la peine que vous avez prise à me venir visiter; mais j'espère bien que Dieu me fera la grace de m'en revancher dans peu de temps.

Alexandre. Monsieur, toutes les fois qu'il vous plaira me faire tant de bien de nous venir voir, vous m'obligerez, & je tâcherai de vous recevoir, non comme vous le méritez, mais selon que mon petit pouvoir se pourra étendre.

Cloriman. Or sus, Monsieur, je me recommande à vos graces.

Alexandre. Et moi aux vôtres meilleures, & sans adieu; car je me fais fort de vous aller voir un de ces matins, lorsque vous y penserez le moins.

Cloriman. Je vous défie, & vous assure que ce ne sera jamais si-tôt que je le désirerois, mais je me doute que vous ne m'obligerez pas tant.

Alexandre. Monsieur, ne passez pas plus avant, je vous prie.

Cloriman. Je ne vous laisserai pas ici,

Alexandre. Permettez-moi que je fasse mon devoir,

Cloriman. Or sus, ne passons donc pas plus avant, si vous me voulez obliger infiniment.

Alexandre. Bien, Monsieur, puisque vous le voulez ainsi; je vous baise les mains & demeure votre très-humble serviteur.

Alexandre. Laquais, mon ami, faites, je vous prie, mes très-humbles recommandations à Mademoiselle, & lui dites bien des choses de ma part.

Cloriman. Monsieur, je le ferai bien moi-même sans y employer personne.

Alexandre. Ce sera beaucoup de plaisir, Monsieur.

Cloriman. C'est le moindre service que je vous dois rendre.

Alexandre. Vous m'obligerez par trop, Monsieur; en récompense je vous prie de vous servir de moi là où vous me trouverez capable.

Cloriman. Je suis le vôtre, Monsieur, & je prends congé de vous, sans adieu, parce que j'espère vous revoir bien-tôt, Dieu aidant.



Pour dire adieu à un ami, allant faire un voyage & se retirant dans son pays.

Alcandre. Monsieur, étant contraint par la nécessité de mes affaires de partir de ce lieu, je ne puis qu'avec regret m'éloigner de vous, car vos bienfaits m'ont tellement obligé, que je me sentirai à jamais redevable de tous les services qui me seront impossibles, tant envers vous qu'envers ceux qui vous appartiendront.

Je fais bien que je vous ai souvent importuné, & pour maintenant je ne vous puis rendre autre satisfaction que de vous offrir tout ce que je suis, avec protestation que je ferai toute ma vie votre affectionné serviteur. Recevez donc mes très-humbles baïses-mains, & me faites la faveur de m'honorer de vos commandemens.

Cloriman. Monsieur, vous me rendez triste & affligé de la perte que je vais faire de votre compagnie, & qu'il faut que je reçoive aujourd'hui ce dommage, je prie Dieu que votre départ d'avec nous vous soit aussi profitable que je le souhaite, &

que pour nous consoler de votre absence nous puissions avoir cette satisfaction en nous-mêmes, que vous soyez avec plus de contentement & d'aide étant éloigné de nous, que si vous en étiez proche avec quelque mécontentement; car aussi bien n'avons-nous pas le moyen de vous rendre le devoir qui est dû à vos mérites.

Alcandre. Monsieur, je n'ai reçu que tout contentement, & mille fois plus de faveurs de vous que je ne mérite, & de vos amis semblablement, dont je vous remercie très-humblement; mais pour le faire plus court, Monsieur, vous plaît-il me commander quelque chose?

Cloriman. Quoi! Monsieur, êtes-vous tout prêt à partir?

Alcandre. Vous voyez, Monsieur, il ne me reste plus qu'à recevoir l'ordre de vos commandemens, & aussi-tôt vous me verrez à cheval.

Cloriman. Ce me seroit beaucoup de contentement si vous me faites la grace de m'honorer des vôtres.

Alcandre. Je vous remercie de tout mon cœur, je ne suis ici que pour vous rendre l'honneur que je vous dois.

Cloriman. Monsieur, vous me rendez

tout confus de tant d'honneur que vous me faites.

Alcandre. Hélas, Monsieur, ce n'est que mon devoir, & c'est moi qui en reçois l'avantage.

Cloriman. Je vous remercie, Monsieur, de la peine que vous avez prise.

Alcandre. Ce n'est pas peine que cela, Je ne pouvois moins faire que de prendre congé de vous, & vous remercier de tous vos bienfaits, étant même sur le point de mon départ.

Cloriman. Monsieur, je vous en ai beaucoup d'obligation; mais au reste je ne vous dis pas le dernier adieu, car j'espère que nous aurons encore le bonheur de vous revoir quelque jour.

Alcandre. Ce sera quand il plaira à Dieu, aux graces duquel je vous recommande, & moi aux vôtres, s'il vous plaît.

Cloriman. Monsieur, du moins permettez-moi que je vous accompagne jusqu'à ce carrefour.

Alcandre. Monsieur, demeurez ici, je vous prie; mais je vous supplie de faveur, que j'aye l'honneur de dire adieu à Madame.

Pour dire adieu à une Dame.

Alcandre. **M** Adame, votre présence & vos belles vertus m'eussent retenu plus long-temps ici, sans la nécessité de mes affaires, qui me contraignent à une si fâcheuse séparation, qu'il me faut faire contre ma propre volonté & tous mes desirs, mais je ne laisserai pourtant de vous honorer toute ma vie, avec protestation, Madame, qu'en quelque lieu que je serai, vous aurez toujours un affectionné serviteur.

La Dame. Monsieur, je vous promets que votre départ, si soudain me donne de la tristesse, & que mes yeux le pleureroient sans intermission si ce n'est l'espérance que j'ai de vous revoir bientôt qui me dédommage.

Alcandre. Madame, je crois que ma conversation ne vous peut avoir été qu'ennuyeuse, partant vous ne pouvez être affligée de mon départ.

La Dame. Monsieur, vos entretiens ont été si doux, vos discours si honnêtes, que je ne pourrai me tenir de les regretter.

Alcandre. Ce sont les vôtres, Madame, qui attirent insensiblement les ames de ceux qui les entendent. Aussi d'un vase si rempli de vertus, ne peut-il sortir que de merveilles? Mais pour cela je prendrai congé de vous, & prierai Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

La Dame. Adieu, Monsieur, je prie le bon Dieu qu'il vous ait en sa garde, & qu'il fasse prospérer votre voyage avec un prompt retour.

Pour disputer à qui passera le premier à la prie.

Alcandre. **O**R ça, Monsieur, voilà tout mon fait expédié. Il ne reste plus rien, sinon que je vous baise les mains & prenne congé de vous. Adieu, Monsieur.

Cloriman. Je vous ai déjà dit que je ne vous laisserois pas ici. Allons donc, s'il vous plaît.

Alcandre. Vous passerez donc le premier, Monsieur, comme c'est la raison, je vous en prie.

Cloriman. A Dieu ne plaise que je fasse cette faute, je ne mets personne hors de la maison.

Alcandre. Eh, Allons donc, sans tant de cérémonie, j'aime mieux faire l'incivil que l'importun.

Cloriman. C'est moi, Monsieur, qui suis votre serviteur.

Alcandre. Monsieur, bien que du corps je sois absent de vous, je ne laisserai d'y être toujours présent d'esprit & d'ame; comme je vous supplie de croire par la promesse que je vous fais, & vous dis adieu.

Cloriman. Adieu, Monsieur, Dieu vous conduise, & souvenez-vous de nous.

Pour offrir ses services & faire amitié avec quelqu'un

Alcandre. **M**onsieur, encore que je ne mérite pas l'honneur que j'ai de vous voir, & de vous baiser les mains de tout mon cœur, le desir néanmoins que j'ai de m'introduire en votre connoissance & bonne amitié, m'a fait prendre la hardiesse de me présenter ici devant vous pour recevoir l'honneur de vos commandemens, & vous offrir le dernier de mon service.

Cloriman. Monsieur, ce m'est un extré-

me contentement de voir la bonne affection que vous avez en mon endroit, & je vous ai trop d'obligation de la peine que vous avez prise de me venir voir, vous assurant que vous n'irez jamais en lieu où vous foyez mieux venu.

Alcandre. Monsieur, le desir que j'avois de vous voir & de savoir l'état de votre santé, m'a fait prendre la résolution de venir ici pour vous présenter mon très-humble service, avec une humble priere que vous ne me refuserez pas.

Cloriman. Vous m'obligerez trop, & suis réjoui de vous voir, & encore plus de savoir cette bonne volonté que vous avez envers moi que je ne mérite pas, & vous conjure d'y continuer, vous assurant de ma part que vous n'aurez jamais un ami plus intime, & me sens très-honoré de votre amitié, que j'accepte de tout mon cœur, & suis extrêmement fâché de tant de peine que vous avez prise à mon occasion.

Alcandre. Ce que vous appelez peine, n'est qu'un extrême contentement, Monsieur; car en effet je ne suis jamais plus content que quand j'ai le bonheur de voir les hommes de votre mérite, & spécialement

quand il leur plaira m'honorer de leur amitié.

Cloriman. Monsieur, vous me faites trop d'honneur & m'obligerez d'être tout à vous, aussi je vous ferai paroître toujours par effets ce que je vous dis de bouche, & vous dis adieu.

Pour remercier un ami de quelque courtoisie.

ALCANDRE.

Monsieur, je vous remercie un million de fois, de peine qu'il vous a plu de prendre pour moi, j'espère que le Ciel me fera naître quelque bons services en récompense.

Cloriman. Monsieur je demeurerai à jamais votre obligé de m'avoir témoigné en une si pressante occasion les effets de votre amitié, dont je vous suis grandement redevable.

Alcandre. Monsieur, c'est la moindre chose de ce que je voudrois faire pour vous.

Cloriman. Monsieur, je voudrois faire mille fois davantage pour votre contente-

ment ; car cela n'est rien au prix de la bonne volonté que j'ai de vous servir.

Alcandre. Hélas ! Monsieur, je n'ai déjà que trop exprimé les effets de votre courtoisie, vous m'avez tant affligé que je suis du tout incapable d'y satisfaire, mais pour toute récompense je vous prie de regarder où vous me trouverez capable de vous servir.

Cloriman. Monsieur, vous avez tant sujet d'amitié envers moi. Continuez seulement votre bonne affection, & je continuerai ma bienveillance.

Alcandre. Monsieur, vos faits surmontent de beaucoup ce que j'ai fait, & pourrai faire pour vous, mais si mon pouvoir est petit, la volonté de vous servir sera toujours grande.

Cloriman. Mes bienfaits envers vous ont été de si basse étoffe qu'il n'est pas besoin que je travaille pour vous répondre sur le sujet ; mais si je puis à l'avenir je vous servirai.

Alcandre. Monsieur, vous augmentez, par ce moyen le nombre de mes obligations, envers vous : mais si je ne les puis payer je prierai Dieu qu'il lui plaise vous le rendre pour moi.

Pour aller saluer un ami nouvellement arrivé de voyage.

ALCANDRE.

Monsieur, aussi-tôt que j'ai su votre desir retour, je n'ai voulu manquer à mon devoir de vous venir saluer, pour vous continuer l'offre de mon humble service, qui vous est acquis depuis long-temps.

Cloriman. Monsieur, je suis votre bien humble ; mais je suis infiniment fâché que vous m'avez prevenu l'honneur de vous aller visiter le premier, comme c'étoit mon intention de me porter chez vous aussi-tôt que je me ferois tant soit peu rafraîchi, parce que je ne fais que d'arriver.

Alcandre. Monsieur, j'eusse été bien fâché de vous donner la peine d'être venu chez moi ; c'est pourquoi je suis venu me rendre à mon devoir, & vous offrir mon service.

Cloriman. Vous m'obligerez trop & vous remercie d'avoir pris la peine de venir ici.

Alcandre. Vous ne devez pas user de

ces termes à l'endroit du moindre de vos serviteurs.

Cloriman. Ce sera à moi à fléchir toujours sous la loi de vos commandemens, vous me faites cent mille fois plus d'honneur que je ne mérite envers vous.

Alcandre. Laissons tous ces discours à part, car vous savez très-bien ce que je vous fais, mais dites-moi, je vous prie, comment vous êtes-vous porté en votre voyage ?

Cloriman. Le mieux du monde par la grace de Dieu si ce n'est qu'à Strasbourg, je fus un peu travaillé d'un accès de fièvre.

Alcandre. Je crois que vous êtes bien fatigué ; car votre voyage a été fort long & pénible.

Cloriman. Pardonnez-moi, je ne suis nullement las, parce que je suis venu tout à l'aïse, puis j'ai un cheval qui a le pas fort doux & ne travaille nullement un homme.

Alcandre. Je bénis de tout mon cœur le bonheur de votre voyage ; mais encore plus celui de votre heureux retour.

Cloriman. Mais il ne vous déplaira pas si je vous demande des nouvelles de ce pays-là.

Alcandre. Je vous puis bien assurer qu'il

n'y a rien que de bon, & que tout s'y porte bien, si ce n'est que l'on craint avec beaucoup d'apparence qu'il n'y ait quelque mouvement de guerre à la sortie du printemps.

Cloriman. Quoi ! l'on parle de guerre.

Alcandre. Oui, parce que le Prince Palatin a demandé secours au Roi d'Angleterre son beau pere, on ne fait encore ce qu'il en fera.

Cloriman. Je crois que ce pays sera toujours chargé de guerres intestines ; mais n'y a-t-il autre chose ?

Alcandre. Monsieur, il y a encore quelque chose à la vérité ; mais une autre fois je le dirai à loisir.

Pour remercier un ami qui vient vous remercier.

A L C A N D R E.

Monsieur, vous soyez le bien venu ; vous me faites mille fois plus d'honneur que je n'ai jamais mérité en votre endroit.

Cloriman. Pardonnez-moi, Monsieur ; c'est moi qui en reçois l'honneur.

Alcandre. Monsieur, c'est l'excès de votre bon naturel qui vous fait parler de la sorte, avec cette grande bonté, la même qui est née avec vous.

Cloriman. Les effets seront autant de bouches, qui vous rendront le fidel témoignage de l'amitié que je vous porte.

Alcandre. Vous m'obligerez trop, Monsieur, je n'ai jamais mérité tant de faveur de vous.

Cloriman. Monsieur, je ne fais que mon devoir en cela, car je fais bien que je suis redevable de plus grande chose.

Alcandre. Ce n'est pas à l'endroit de celui qui ne relève que de vous, que vous devez user en ces termes.

Cloriman. Tant s'en faut, Monsieur, car c'est moi qui ne respire qu'après l'honneur de vos commandemens.

Alcandre. C'est moi, Monsieur, qui voudrois vous témoigner par effet plutôt que par parole, le desir que j'ai de vous pouvoir rendre service.

Cloriman. Vous me l'avez assez témoigné par le passé, & faudroit dire que je serois du tout ingrat si je ne me confessois entieurement votre obligé.

Alcandre.

Alcandre. Je vois bien que vous me voulez vaincre de courtoisie, & que ce ne seroit jamais fait; mais ne vous plaît-il pas de vous assoir, & puis nous parlerons plus à loisir?

Cloriman. Je n'en ai pas besoin, Monsieur, & puis il ne seroit pas raisonnable que je m'assoie le premier. Et partant vous prendrez place, si c'est votre plaisir, & puis je vous servirai.

Alcandre. Monsieur, je vous prie, prenez place.

Cloriman. Ce sera pour vous obéir.

Alcandre. Monsieur, je suis votre serviteur.

Cloriman. C'est moi qui suis le vôtre, Monsieur, & le plus affectionné que vous ayiez.

Alcandre. C'est premièrement pour avoir l'honneur de vous voir & d'apprendre l'état de votre fanté, puis vous baiser les mains, de surplus pour vous supplier de me faire part de vos bonnes nouvelles que vous avez reçues de Paris.



Quand on rencontre fortuitement un ami
par la rue.

A L C A N D R E.

Monsieur, je vous donne le bon jour; je n'eusse pas estimé de faire une si heureuse rencontre; mais dites-moi un peu, comment vous portez-vous?

Cloriman. Assez bien, graces à Dieu, prêt à vous rendre très humble service.

Alcandre. C'est moi qui fais le vôtre de bon cœur.

Cloriman. Sans mentir, il m'ennuyoit extrêmement de ce que je n'avois plus l'honneur de vous voir & n'en savois que juger, ni pour quelle occasion.

Alcandre. Monsieur, je vous assure, que j'ai souvent été en votre maison, & ne fais si on ne vous l'a point dit; mais e n'ai jamais pu avoir le bonheur de vous y trouver.

Cloriman. Si e^t-ce pourtant que je ne m'en absente que le moins que je peux: Eh bien, que nous apprendrez vous?

Alcandre. Monsieur, je vous assure

que je ne vous apprendrai rien de nouveau, sinon que Philis me racontoit tantôt que Claridon & Pandolphe eurent hier de grandes prises, & en penserent venir aux mains.

Cloriman. A la vérité, Monsieur, vous avez bonne mémoire d'avoir retenu toutes ces circonstances, mais cela est-il bien certain?

Alcandre. Monsieur, je vous en ai nommé mon Auteur, s'il est menteur je lui en ferai du reproche.

Cloriman. Mais on dit en commun proverbe, qu'il faut que tout bon menteur soit doué d'une bonne mémoire, pour se garder de se méprendre, & de se savoir escrire à droite & à gauche.

Alcandre. Vous me mettez donc au nombre, Monsieur, vous qui avez tant joué la mienne.

Cloriman. Pardonnez-moi, Monsieur, je n'y pense nullement, au contraire, je vous en loue davantage, car la belle mémoire ne tient point au lieu de vice: Mais c'est pourquoi un don de nature qu'elle ne distribue pas à tous, spécialement à moi qui l'a fait stérile: mais j'aime mieux l'avoir comme celui que

d'en abuser, & déguiser la vérité, pour tâcher de surprendre les moins indutrieux.

Alcandre. Monsieur, celui qui allégué son Auteur ne peut être surpris, si ce n'est qu'il demeure; mais il n'oseroit, car il y a voit bonne compagnie avec nous lorsqu'il l'a dit.

Cloriman. Monsieur, ce n'est pas que je voulusse entreprendre de vous nuire, ni en la vie ni en l'honneur, encore moins en vos biens, mais grande crainte que vous n'en soyez le premier Auteur vous-même, ou qu'il ne vous en aye donné d'une, autorisant son mensonge par le témoignage de votre bouche.

Pour offrir de faire compagnie à son ami.

ALCANDRE.

Monsieur, je vous présenterois fort volontiers ma compagnie, si je savois qu'elle vous fût agréable & ne vous apportât aucune incommodité.

Cloriman. Tant s'en faut Monsieur, ce me seroit beaucoup d'honneur; mille fois plus que je ne mérite, car la com-

pagnie de ceux qui vous ressemblent, ne sauroient déplaire, ni incommoder ceux qui aiment l'honneur & la vertu; mais je crains que ce fût vous-même qui vous incommodiez.

Alcandre. Monsieur, si ma compagnie vous pouvoit porter du soulagement, je vous l'offrirois de fort bon cœur; mais je crains de vous importuner.

Cloriman. Hélas! vous prendriez trop de peine & moi je ne le mérite pas, & serois fâché de vous la donner.

Alcandre. Pardonnez-moi, Monsieur, ce n'est pas peine que cela, je voudrois bien au contraire, avoir ce bonheur d'être toujours en votre compagnie, s'il se pouvoit faire, & tiendrai toujours le temps que j'y mettrai pour bien employé.

Cloriman. Monsieur, vous m'obligerez trop, ne prenez pas cette peine, je vous supplie, & vous baise les mains de bon cœur; & puis vous avez des affaires qui vous pressent plus que cela.

Alcandre. Il n'y a affaires que je ne quitte librement pour l'amour de vous, Monsieur, & pour vous pouvoir rendre l'honneur qui vous est dû, outre que la bonne affection que vous avez tou-

jours eu pour moi, m'oblige à bien de plus grandes choses, & de plus je vous assure que je n'ai rien qui presse pour l'heure.

Cloriman. C'est moi, Monsieur, qui vous demeurerai toujours acquis & obligé toute ma vie; mais je serois fâché de vous incommoder en vos affaires, qui comme je crois ne vous peuvent pas dispenser.

*Pour faire présent de quelque chose
à un ami.*

A L C A N D R E.

Monsieur, voici un livre dont je desirerois fort de vous faire un présent; mais j'ai honte de vous présenter une chose de si peu de cas, qui ne mérite nullement que vous daigniez accepter.

Cloriman. Hélas! Monsieur, vous m'obligez trop, il n'étoit aucunement besoin de cela, ni de vous mettre en ces frais, ou de vous incommoder, & même que l'occasion ne s'est jamais trouvée si favorable pour moi, qu'elle m'ait pu

faire rencontre en ce lieu où je vous aye pu rendre aucun service qui mérite satisfaction ni récompense.

Alcandre. Monsieur, ne regardez pas que le présent est petit, je desirerois de tout mon cœur qu'il se fût rencontré quelque chose de plus agréable; mais tel qu'il est je vous conjure de le recevoir pour cette fois, en attendant que la fortune me fasse tomber entre les mains quelqu'autre chose de meilleur.

Cloriman. Monsieur, toute action faite devant le monde avec franchise, doit être suivie de quelque marque de révérence à tous ceux qui vous honorent.

C'est pourquoi ne pouvant vous rendre autre échange pour le présent contre votre Livre, c'est-à-moi à vous en rendre graces, & vous en remercier.

Alcandre. Monsieur, c'est une chose qui ne mérite pas en avoir souvenance, seulement je vous supplie de me tenir au nombre de vos amis & de vos humbles serviteurs,

Cloriman. Monsieur, c'est moi qui fais votre affectionné, comme vous en pouvez faire épreuve en toute occasion.

